

qui lui manque... », ajouta le Vieux Beau avec un clignement d'yeux où reparaisait l'homme de l'*odor di feminita*... « ce qui lui manque, c'est d'avoir intéressé une femme comme il faut... » Puis voyant les jolis sourcils de Mme Liébaut se froncer à cette phrase, qui ressemblait fort à une insinuation : « Vous me trouvez très immoral », insista-t-il. « Mais cet intérêt pourrait être innocent, — en tout rien tout honneur... » Il rit gaiement de son médiocre à peu près, en ajustant son monocle avec la plus comique fatuité. C'était là un autre trait de son caractère et très logique : il adorait étonner les jeunes femmes dont il s'occupait, comme de Mme Liébaut, en Sigisbée désintéressé et sincèrement dévoué, par ces sous-entendus de demi-cynisme. Ne supposaient-ils pas une longue expérience de haute galanterie? Madeleine lui savait ce ridicule. D'habitude elle n'y prenait pas plus garde qu'aux élégances surannées dont il paraît sa décadence. Son optimisme délicat, et que sa sœur lui reprochait tant, s'obstinait à voir dans le Don Juan démissionnaire, — combien malgré lui! — les qualités réelles qu'il conservait : sa bonhomie et son obligeance, son courage devant les infirmités commençantes et la mort prochaine, la noblesse surtout de sa fidélité à la cause, aujourd'hui vaincue, qu'il avait servie tout jeune. Cette fois elle fut trop vivement choquée pour ne pas le faire

sentir à son interlocuteur qui en resta un peu penaud.

— « J'ai fait une gaffe », dit-il, quand Madeleine l'eut quitté après s'être laissé reconduire comme la veille, jusqu'au seuil de sa villa, sans presque plus lui répondre, sinon par des monosyllabes. « C'est prodigieux qu'une aussi jolie petite Ève n'ait pas la moindre envie du fruit défendu. Son mari est un brave homme et un bon médecin. Son diagnostic est de premier ordre. Tout de même, ce lourdaud d'hôpital apparié à cette fine Parisienne, c'est un peu fort... Un percheron attelé avec une pouliche arabe. Ils ne sont vraiment pas du même pied. Et la pouliche ne rue pas dans les traits! Et la voiture conjugale roule sans verser!... Tiens, la comparaison est drôle. Je la travaillerai. Il y a un mot là dedans que je placerai... Un percheron?... Une pouliche?... Un carrossier et une cobbesse, ce serait mieux... »

Cette métaphore irrévérencieuse attestait les goûts hippiques du baron. Il avait, dans ses beaux jours de grande piaffe, mangé une vingtaine de mille francs, comme propriétaire d'un quart d'écurie de courses. Elle lui revint le lendemain, à revoir la jeune femme de son docteur, qualifiée *si cavalièrement* — imitons son genre d'esprit, — à côté de son protégé Brissonnet, dans une circonstance qui aurait dû le rendre jaloux de l'officier.

Mais le véritable Vieux Beau, le Vieux Beau *bon teint* — sans épigramme ni équivoque, — n'est pas jaloux des succès des autres. Il est trop saturé de fatuité. Favelles venait donc, après avoir couru vainement après Brissonnet toute la matinée, de le retrouver en train d'écouter la musique sous les arbres de la charmille aménagée au milieu du parc, et, naturellement, il l'avait entraîné vers l'allée où Mme Liébaut s'installait le plus volontiers. Elle venait là, souvent, vers les trois heures avec sa petite fille. Assise sur une chaise à l'ombre des branches, elle travaillait indéfiniment à quelque ouvrage avec cette patience qu'elle mettait à toute besogne. Cette rêveuse n'était jamais une oisive. Elle ne lisait guère. Les chimères dont se nourrissait sa fantaisie lui faisaient, sans qu'elle s'en rendit bien compte, paraître prosaïques et froides les inventions des écrivains. Cette après-midi elle avait emporté, pour occuper ses mains, des écheveaux d'une fine laine mêlée de brins de soie destinés à se transformer en un souple mantelet pour Charlotte. Elle avait mis sa chaise sous un grand arbre où la brise éveillait un lent frémissement de feuilles, de quoi accompagner et bercer sa songerie. Sous son grand chapeau de légère mousseline pâlement rose, son souple corps pris dans une robe de batiste assortie, ses jolis doigts sortant des longues mitaines de dentelle sous lesquelles transparaissait la chair délicate de

l'avant-bras, c'était une apparition de jeunesse à la croire la très grande sœur de la petite fille qui jouait près d'elle comme la veille, mais cette fois avec un cerceau. Un des ruisseaux épanchés de la montagne vers le Rhin contournait, à travers les saulaies, l'espèce de quinconce que Madeleine avait choisi pour sa retraite. Comme le baron Favelles et le commandant s'approchaient, Charlotte les aperçut, et dans une de ces crispations de mouvements que la timidité inflige aux enfants trop nerveux, elle donna un coup de baguette si maladroit que le cerceau roula dans la petite rivière. L'enfant jeta un léger cri qui fit se relever la tête de sa mère. La petite se tenait sur le bord de l'eau immobile, les bras pendants, consternée de voir le fragile objet emporté par le flot rapide. Le cerceau allait, allait, pliant encore les herbes déjà courbées par le courant, contournant les pierres autour desquelles cette eau écumait en blanche mousse, jusqu'à ce qu'ils s'arrêtât quelques secondes, retenu dans un petit coude que faisait le ruisseau. On voyait le bois mince émerger de l'eau, et se mouvoir, tantôt projeté vers la terre, tantôt attiré vers la pointe de cette sorte de cap. Une poussée plus forte du courant, la pointe serait doublée, et le cerceau emporté au loin... Tout à coup, Charlotte jeta un nouveau cri, de surprise cette fois et d'espérance. Brissonnet venait de franchir d'un bond cette largeur du ruisseau.

Il était sur l'autre rive, marchant parmi les hautes herbes, du pas leste d'un familier de la brousse. Il s'était penché en se suspendant tout entier d'un bras à une grosse branche d'arbre. De sa main libre, il avait saisi le cerceau, et déjà un autre bond l'avait ramené sur la rive où l'attendait la petite fille sur le bord de l'eau. Dans cette action si simple, mais qu'un gymnaste professionnel pouvait seul accomplir, il avait déployé une grâce dans la force qui contrastait singulièrement avec son apparence maladive et la structure de ses membres grêles sous la jaquette étriquée. L'explorateur avait reparu, et toutes les adresses physiques acquises par l'entraînement de plusieurs années de vie sauvage. C'est aussi la première idée qu'énonça Favelles, qui avait rejoint Mme Liébaut pendant les cinq minutes qu'avait duré ce tour de force; et tandis que l'enfant accueillait la reprise de ce jouet perdu avec des exclamations de joie :

— « Il s'est cru de nouveau en Afrique, notre commandant », fit-il. « Si tous les soldats du colonel Marchand avaient cette agilité, je ne m'étonne plus de la route qu'ils ont parcourue... » Et, tout de suite, continuant son métier de cornac, avec cette vanité du reflet, de tous les snobismes le plus inoffensif : « Maintenant que vous êtes une paire d'amis, mademoiselle », — il s'adressait à Charlotte revenue auprès d'eux, — « demandez au commandant de vous raconter où

il a appris à sauter ainsi. Deux mètres et quart. Mais oui, elle a bien deux mètres un quart... cette rivière. Hé! Hé! On franchirait d'autres distances quand il s'agit de mettre l'espace entre un lion et soi... »

— « Un lion? » demanda la fillette. « Vous avez rencontré un lion, monsieur? »

— « J'en ai rencontré cent », répondit Brissonnet, en riant malgré lui du regard stupéfié de la petite Parisienne, « deux cents... Mais M. Favelles me fait trop d'honneur en m'attribuant une vitesse à la course capable d'échapper à la poursuite d'un fauve... Je n'en ai jamais eu le besoin d'ailleurs. Quand un homme rencontre un lion, mademoiselle, sachez-le, c'est toujours le lion qui commence par se sauver. Ça miaule très fort, ces grandes bêtes. Ce ne sont que d'énormes chats, voyez-vous... »

— « Demandez-lui donc alors, d'où lui vient cette cicatrice?... » reprit Favelles. L'officier n'eut pas le temps de cacher sa main gauche qui montrait une longue trace pareille à celle d'une ancienne brûlure. « Allons, Brissonnet, racontez cette histoire sans fausse modestie, comme vous avez fait à l'un de nos diners. Vous jugerez, mademoiselle, si les lions sont les gros chats inoffensifs dont il parle... »

— « Vous ne refuserez pas ce plaisir à Charlotte, monsieur... », dit la mère en attirant contre

elle sa fille rougissante de curiosité. Ces quelques propos avaient été échangés si rapidement que Madeleine se trouva avoir prononcé cette prière, de nouveau, sans presque s'en être rendu compte. Favelles avait familièrement placé une chaise à côté de sa chaise à elle. Il s'y était assis, pendant que Brissonnet restait debout. La phrase de Mme Liébaut équivalait à une autorisation de s'asseoir à son tour. Sur le visage de l'officier passa une contrariété. Les récits de ses propres aventures lui étaient toujours désagréables. A cette minute, et dans la présence de cette femme qui avait fait sur lui une trop profonde impression depuis ces quarante-huit heures, ce désagrément allait jusqu'à la souffrance. Il s'exécuta pourtant avec cette simplicité un peu fruste qui est souvent celle des gens de guerre. Elle a son charme puissant quand on la sent très vraie et non jouée.

— « Cette fois-là », dit-il, « tout est arrivé par ma faute... Ou plutôt », rectifia-t-il, « par la faute du hasard. Voici la chose. Nous étions en train, cinquante hommes et moi, de procéder à une reconnaissance. Le chef ne nous avait pas caché qu'il redoutait beaucoup les parages où il nous envoyait, habités par des anthropophages... Mes hommes étaient braves, mais, ce jour-là, le troisième depuis que nous avons quitté le camp, je les sentais flotter. Pourquoi? Ces paniques

latentes ne s'expliquent pas. Il faisait une chaleur terrible. Nous venions de marcher ces quarante-huit heures le long d'un lac vaste comme une mer, sans rencontrer un être vivant, sous d'énormes arbres. Nous allions, emboitant le pas l'un à l'autre, en file indienne, et moi le dernier. A un moment la file entière s'arrête. Je cours en avant pour savoir la cause de cette soudaine immobilité, et je vois, à cinquante mètres, un lion debout, énorme, qui nous regardait. Je fais signe à mes hommes de ne pas bouger. Le plus tranquillement que je peux, je prends mon fusil, je l'arme et je mets le genou en terre pour ajuster la bête. Je commandais, c'était à moi de donner l'exemple du sang-froid... Le lion me regardait avec étonnement, en se fouettant les flancs avec la queue. Je lâche mon coup. Je me croyais très sûr de ma balle. Je l'avais seulement blessé, et d'une blessure légère qui n'intéressait aucun muscle, car il commença à marcher sur moi, en pataud, très lourdement. Ils n'ont de légèreté que lorsqu'ils bondissent. J'avais une seconde balle à tirer. Je ne voulais la placer qu'à coup sûr. J'attendais donc, et voilà que, tout d'un coup, une pétarade éclate à mes côtés, au-dessus de moi, autour de ma tête. C'étaient mes hommes qui, sans ordre, fusillaient le lion, — et qui le manquaient. La bête s'arrête, comme stupéfaite, et, se ramassant, elle bondit. Quand j'ai vu en l'air ce

grand ventre blanc, j'ai bien cru que c'était fini. Je tire quand même, et cette fois je traverse le cœur. Mais l'élan du lion était pris, et il me serait tombé dessus si je n'avais fait un écart qui ne l'a pas empêché de m'emporter le bras à moitié dans son agonie... Voilà toutes mes chasses aux lions, mademoiselle », conclut-il, « et je n'ai même pas la peau de celui-là. Nous étions pressés et n'avions que trop de bagages. Nous l'avons abandonné... »

— « L'existence d'Europe doit vous paraître bien monotone, par contraste avec des sensations pareilles... », dit Mme Liébaut, après un silence.

— « Quelquefois », répondit-il. « Mais ce ne sont pas les dangers qui rendent les expéditions comme celles-là inoubliables. Ce sont des impressions de libre nature comme on n'en retrouve plus dans nos vieux pays trop civilisés. Puisque nous en sommes sur le chapitre des lions, permettez-moi de vous raconter un autre épisode, moins tragique, mais plus significatif... Il m'est arrivé une nuit, au camp, d'être réveillé par un bruit singulier. Je regarde à travers un des interstices de la toile, et je vois, dans la clairière où nous avons dressé nos tentes, un lion, sa lionne, et deux lionceaux qui passaient. La lune inondait le camp d'une lumière aussi distincte que celle du jour. Le mâle était visiblement inquiet. Il considérait ces cônes blancs placés de distance en

distance, et s'arrêtait à chaque minute, en reniflant. La femelle, indifférente à tout excepté à ses petits, les exerçait à marcher. Les lionceaux faisaient cinq pas, six, sept, gauchement, sur leurs grosses pattes, puis ils roulaient. La mère, couchée sur le dos, jouait alors avec eux. Elle les forçait à se redresser de nouveau ; les six ou sept pas de marche recommençaient, et la chute, et les jeux... Cette étrange famille mit au moins une heure à traverser l'espace illuminé par la lune, et à disparaître dans la forêt... Je n'eus pas une seconde l'impression du péril, mais que j'assistais à une merveilleuse scène de la vie primitive. Cette visite de ces quatre lions, la nuit, ç'a été une fête, un spectacle comme je n'en ai jamais vu dans les plus célèbres théâtres... Monsieur le baron, vous me trouvez bien naïf, n'est-ce pas?... »

Favelles s'était mis à rire en effet sur ces derniers mots. L'explorateur ajouta, prenant cette expression presque enfantinement effarouchée qu'il avait quelquefois : — « J'aurais dû me défier. Entre un Parisien comme vous et un Africain, la partie n'est pas égale. Vous vous moquez de moi. Avouez-le. »

— « Pas le moins du monde », dit vivement Favelles. « Mais quand vous avez prononcé le mot de théâtre, j'ai pensé qu'il n'y pas besoin d'aller si loin pour jouir d'un spectacle comme celui que vous décrivez si joliment... Votre

famille de lions, je l'ai vue, moi qui ne quitte pas souvent les Champs-Élysées, au Cirque d'été, ce charmant Cirque d'été que ces brigands ont démoli. » Ces brigands, on le devine, c'étaient, pour le fidèle du second Empire, tous les gouvernants, sans aucune exception, depuis la honteuse journée du 4 Septembre. Il fallait l'entendre prononcer ces mots : *le Cirque d'été*, pour comprendre ce que lui avaient représenté pendant des années, à lui comme aux élégants de sa génération, ces samedis de mai et de juin où tout le Paris qui s'amuse se donnait rendez-vous autour de la piste, solennel royaume du solennel M. Loyal. « Oui », continua-t-il, « je ne sais plus à quelle époque on avait installé une grande cage au milieu de l'arène. On y montrait un lion et une lionne qui venait de mettre bas, avec deux petits... On faisait tout à coup la nuit, et l'on baignait d'électricité les quatre bêtes... Les deux lionceaux et la mère jouaient sous ce faux clair de lune tout comme les vôtres, tandis que le père allait et venait comme votre lion. On les avait dressés à cela. Ce rapprochement d'idées m'est venu, et j'ai souri... Moralité, comme pour les fables, puisqu'il s'agit d'animaux : les Africains deviennent très vite *bien Parisiens*. Un peu de dressage y suffit. C'était l'histoire de ces lions, Brissonnet. Ce sera la vôtre. A la façon dont vous contez, ça l'est déjà... »

Celui que l'officier, peu au courant des usages, appelait plébéiennement « monsieur le baron », s'était cru très aimable en exprimant ce compliment au narrateur. Il ne se doutait pas qu'il touchait, par cette comparaison avec des lions domestiqués, à la place la plus malade de cette sensibilité. Une ombre passa dans les yeux profonds du soldat, qui avait contemplé tant de scènes tragiques ou sauvages, toutes grandioses. Avoir rêvé, avoir vécu une épopée héroïque, et que plusieurs années d'un sacrifice sublime et renouvelé toutes les heures, aboutissent à une figuration, comme celle de l'entrée à Paris de Marchand et de ses camarades, puis à une curiosité autour d'un nom ! C'était la mélancolie qui rongait Brissonnet depuis son retour. L'évocation par Favelles, de ces lions, pareils à ceux qu'il avait rencontrés dans le désert, et devenus des « numéros » dans un programme de cirque, était le symbole trop saisissant de sa destinée. Il y eut un silence que le Vieux Beau, ravi de son anecdote à lui, n'interpréta pas dans sa vérité. Madeleine, avec son tact de femme, devina quelle impression avait passé sur le cœur ulcéré du jeune homme, et comme d'un geste instinctif elle voulut panser cette plaie soudain rouverte :

— « Je ne sens pas du tout comme vous », fit-elle en s'adressant à Favelles... « Je n'ai jamais pu supporter de regarder un fauve dans une cage.

Ils souffrent trop. Je serais sortie du cirque plutôt que d'assister à cette parodie : ces jeux de cette lionne et de ces lionceaux à seule fin de divertir ce public blasé, avec cette perspective pour ces pauvres bêtes qui ont tant besoin d'espace, de finir poitrinaires entre des barreaux!... Au lieu qu'en écoutant M. Brissonnet, je voyais cette clairière, cette forêt, ce clair de lune, ces admirables animaux, et je l'enviais... Je lui étais reconnaissante surtout », continua-t-elle en attirant son enfant à elle, « de prendre tant de peine pour Charlotte... Allons », acheva-t-elle en s'adressant à celle-ci, « dis merci à M. le commandant Brissonnet, pour la belle histoire... »

— « Merci, monsieur », répéta la petite fille, puis, avançant son fin visage, et câline : « Vous n'en savez pas d'autres, monsieur? »

— « Toute la femme est là », dit Favelles en esquissant un bravo avec ses mains. « Quand Ève dans le jardin eut pris la pomme que lui présentait le serpent, elle a dû lui demander aussi : où est l'autre? »

— « C'est une petite indiscrete », interrompit la mère, « et vous allez finir de me la gâter si vous avez l'air de trouver cela naturel... »

Son geste démentait la sévérité de son langage, car elle flattait la joue de la petite fille qui s'était tapie contre elle, pour se faire pardonner,

la tête sur ses genoux. Puis, revenant à son projet, — pour justifier derechef à ses propres yeux l'intimité trop grande de cet entretien, — elle ajouta : — « Quel dommage que ma sœur soit partie avant-hier! Elle qui s'intéresse tant aux récits de voyage, elle se serait beaucoup plu à causer avec le commandant!... » Elle observait ce dernier, du coin de l'œil, en prononçant ces mots. Il lui sembla qu'à cette mention de la voyageuse, il avait tressailli légèrement. « Si pourtant elle lui avait déjà fait une impression? » Cette petite phrase se prononça en elle, distinctement, et fut la cause que, s'étant levée pour continuer seule sa promenade avec sa fille, elle laissa Favelles et Brissonnet l'accompagner, sans plus de remords, inavoués ou non. S'il était vrai que le souvenir d'Agathe aperçue quelques instants à la portière d'un wagon restât si vif dans la mémoire de l'officier, la moitié du travail était faite. Les huit jours qu'elle avait à passer aux eaux avec le jeune homme suffiraient à parachever le reste.

## IV

## UNE AME DE SOLDAT

Madeleine Liébaut ne s'était pas trompée : celui dont elle rêvait romanesquement de faire